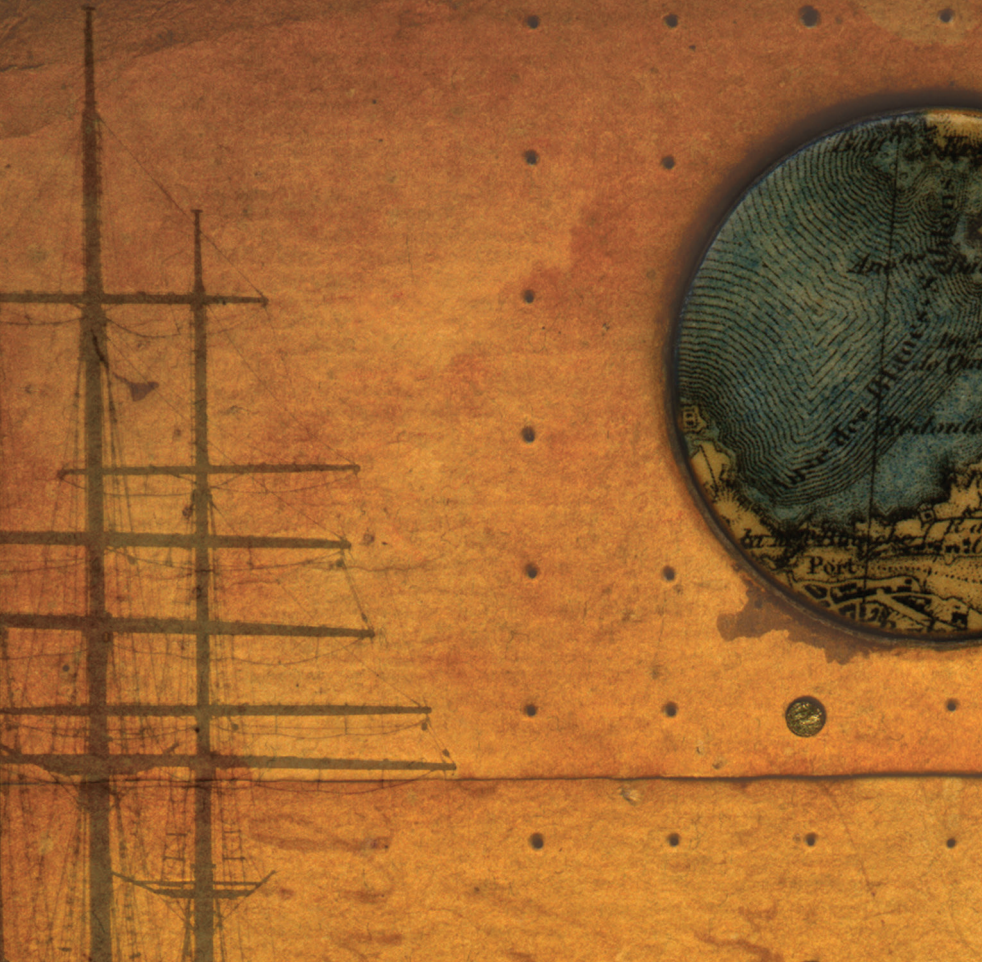




La saga des émigrants

Livre 1

Vilhelm Moberg



Extrait de la publication

La saga des émigrants – Livre 1

Vilhelm Moberg

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Autour de Kristina et Karl Oskar, un groupe de Suédois décide d'émigrer vers le Nouveau Monde. Des paysans, valet de ferme, prédicateur, prostituée, quittent la Suède du XIX^e siècle pour l'Ouest. Leur aventure est celle d'une vie entière, l'épopée du déracinement et du nouveau départ. *La saga des émigrants* est un témoignage unique de l'histoire de la Suède et une fabuleuse aventure humaine.

« Un mélo superbement écrit, gonflé par le souffle du malheur, des tempêtes et de l'espoir. Un livre bouleversant, monument historique en Suède. » Christophe Tison, *Cosmopolitan*

Vilhelm Moberg est né en Suède en 1898, et mort en 1973. Dramaturge, romancier, il donne vie à ses personnages dans un riche contexte social et historique. Véritable épopée à dimension universelle, *La saga des émigrants* est son œuvre majeure.

Élu meilleur roman suédois du XX^e siècle.

TEXTE INTÉGRAL EN DEUX VOLUMES

La saga des émigrants
Livre 1

du même auteur
chez le même éditeur

La saga des émigrants – Livre 2 (2013)

Ouvrage traduit avec l'aide de la Commission Européenne,
Bruxelles.

Vilhelm Moberg

La saga des émigrants
Livre 1

traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition, *La saga des émigrants* en huit tomes (Gaïa Éditions, 1999-2000)

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Utvandrarna

Illustration de couverture :
© Jean-Christophe Vigneau
© plainpicture/Millennium/Gabriele Lopez
© plainpicture/Bildagentur Hamburg
© Gaïa Éditions pour la conception graphique

© by Albert Bonniers Förlag / Vilhelm Moberg, 1949
© Gaïa Éditions, 1999, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-335-6

Première partie
Barrières sur la route de l'Amérique

Voici l'histoire d'un certain nombre de gens qui ont quitté leur foyer de Ljuder, dans le Småland*, pour émigrer en Amérique du Nord.

Ils étaient les premiers à partir. Leurs chaumières étaient petites, sauf quant au nombre d'enfants. C'étaient des gens de la terre, héritiers d'une lignée cultivant depuis des millénaires la région qu'ils laissaient derrière eux. Les générations s'étaient succédé : le fils prenait la place du père derrière l'araire et la herse, et la fille celle de la mère au rouet et au métier à tisser. En dépit des vicissitudes, la ferme restait le foyer de la famille et le moyen de subsistance. Le champ de seigle procurait le pain et le bétail la viande, tandis que la laine des moutons, le lin et le cuir fournissaient la matière première aux vêtements et chaussures qu'assemblaient tailleurs et cordonniers ambulants. Tout ce qui était indispensable provenait de la terre. Le temps qu'il faisait – et donc les bonnes ou mauvaises récoltes – dépendait certes du plaisir de Dieu, mais ces hommes n'étaient soumis à aucun autre pouvoir. La ferme constituait un univers clos qui n'avait nul besoin du monde extérieur. Les maisons grises ne se dressaient guère au-dessus du sol, mais elles étaient bâties pour durer des siècles et les gens passaient leur vie entière, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, sous le même toit d'écorce de bouleau recouvert de tourbe. Mariages, baptêmes et enterrements se succédaient, la flamme de la vie s'allumait et s'éteignait entre les quatre mêmes murs faits de troncs de pin équarris. En dehors des grands événements de l'existence, on ne connaissait guère d'autre péripétie que l'alternance des saisons. Au printemps, le blé en herbe était vert dans le champ, en automne le chaume était jaune. La vie s'écoulait paisiblement, tandis que le paysan voyait se dérouler le cycle des années.

* Province du sud-est de la Suède, longtemps limitrophe entre ce pays et le Danemark. (N.d.T.)

Il en fut ainsi pendant longtemps, à travers les ans et la succession des générations.

Vers le milieu du XIX^e siècle de notre ère, cet ordre immuable commença pourtant à trembler sur ses bases. Des forces jusquelà insoupçonnées furent domestiquées et on put dorénavant aller en voiture sans avoir besoin d'un cheval, de même que les navires furent en mesure de traverser les océans sans être munis de voiles. Les différentes parties du globe en vinrent ainsi à se rapprocher les unes des autres. Et, grâce à l'imprimé, les nouvelles générations, instruites dans l'art de la lecture, purent prendre connaissance de messages émis dans un pays lointain qui émergeait ainsi des brumes de la légende, prenant l'apparence épurée et séduisante de la réalité.

Cette nouvelle terre qui n'avait personne pour la cultiver appelait à elle des cultivateurs qui n'avaient pas de terre. Elle s'ouvrait à ceux qui aspiraient à une liberté faisant défaut dans leur pays natal. C'est ainsi que prit forme, chez ceux qui étaient dépourvus de terre mais couverts de dettes, ainsi que chez les opprimés et révoltés, le désir d'expatriation. D'autres encore se laissaient attirer non par des possibilités nouvelles, mais par la perspective d'échapper à une réalité qui leur était insupportable : ils n'étaient pas *en quête* de quelque chose, ils *fuyaient*. Nombreuses et diverses étaient donc les réponses à la question : pourquoi ? Dans chaque coin de terre il y eut des hommes et des femmes pour répondre à cet appel et entreprendre l'aventure insensée d'aller vivre dans une autre partie du monde. Ce furent les plus hardis qui partirent les premiers. Ce furent les plus entreprenants qui prirent la décision. Ce furent les plus téméraires qui se lancèrent les premiers dans l'effrayante traversée de l'immense océan. Ce furent les mécontents et les audacieux, ceux qui n'acceptaient pas le sort qui leur était fait dans leur pays natal, qui furent les premiers émigrants de leur région. Ceux qui étaient trop indolents et qui hésitaient à courir des risques les qualifiaient d'aventuriers.

Les premiers à partir ne savaient que peu de choses sur le pays qui les attendait. Et ils ne pouvaient se douter que plus

d'un million de leurs concitoyens les suivraient. Ils n'auraient jamais cru que, cent ans après, plus du quart de leur peuple serait installé sur cette nouvelle terre et que leurs descendants y cultiveraient des surfaces bien plus étendues que ne l'était la Suède entière à la même époque. Ils ne pouvaient soupçonner ou deviner qu'un territoire plus vaste que l'ancien serait le fruit de cette quête hardie et tâtonnante, décriée et moquée par ceux qui restaient au pays, entreprise sous le signe de l'audace et de l'incertitude, c'est-à-dire de l'aventure et du risque.

Les hommes et femmes dont parle ce récit ont depuis longtemps quitté ce monde. Certains de leurs noms peuvent encore être déchiffrés sur des pierres tombales rongées par le temps, élevées à des milliers de kilomètres du coin de terre qui les a vus naître.

Au pays, leurs noms sont oubliés et l'épopée que fut leur émigration fera bientôt partie de ses contes et légendes.

Le coin de terre qui les vit naître :

La paroisse : La paroisse de Ljuder, dans le canton de Konga, s'étend sur vingt kilomètres de long et cinq de large. Le sol y est constitué en partie de terre arable et en partie de landes sablonneuses. Elle ne compte que de minces cours d'eau : deux rivières et quatre petits lacs ou étangs. Cent ans auparavant, les pins y étaient encore nombreux et forêts de feuillus et prés parsemés d'arbres recouvraient de vastes surfaces maintenant encloses.

Au 1^{er} janvier 1846, Ljuder comptait mille neuf cent vingt-cinq habitants, dont neuf cent quatre-vingt-dix-huit du sexe mâle et neuf cent vingt-sept du sexe féminin. La population avait presque triplé en l'espace d'un siècle. Au cours de la même période, le nombre des non-propriétaires terriens, des métayers, des gens vivant sur leur réserve* ou dans une cabane, des domestiques, des assistés, indigents et personnes sans domicile fixe avait pour sa part été multiplié à peu près par cinq.

* Expression utilisée pour désigner le fait, pour une personne qui répartit son héritage avant son décès, de « se réserver » certains droits destinés à assurer ses vieux jours, tels que logement, nourriture, lopin de terre, etc. (N.d.T.)

De quoi vivait la population : En 1750, d'après le cadastre, Ljuder comportait quarante-trois manses* que se partageaient quatre-vingt-sept propriétaires. En 1846, le fractionnement entraîné par les héritages avait fait passer le nombre des unités d'exploitation à deux cent cinquante-quatre, dont les deux tiers étaient des huitièmes de manse, voire plus petites encore. Seules quatre fermes pouvaient se targuer de couvrir plus d'un manse : les manoirs de Kråkesjö et de Gåsamåla, Ålebäck, propriété du gendarme local, et le presbytère de Ljuder.

Au milieu du XIX^e siècle, la population tirait sa subsistance de l'élevage, de l'agriculture et de certaines formes d'artisanat – ainsi que de la distillation de l'alcool. Le cours des céréales était en effet si bas que les paysans ne pouvaient pas vivre sans transformer une partie de leur récolte en alcool. Dans les années 1840, les alambics étaient au nombre de près de trois cent cinquante, dans la paroisse, et environ une personne sur six disposait des moyens de fabriquer ce genre de boisson. La taille des appareils était fonction de celle de la ferme qui l'abritait : si celui d'une exploitation d'un demi-manse était d'une contenance d'une cinquantaine de pintes, celui d'un quart de manse était de vingt-cinq. Le plus gros était celui du manoir de Kråkesjö et le suivant par ordre de grandeur celui du presbytère, tout comme sur le cadastre. Les bouilleurs de cru avaient la libre disposition de leur produit.

En 1843, lorsque Enok Brusander devint curé de la paroisse, il prescrivit cependant que, le dimanche, il ne soit vendu ou distribué de l'eau-de-vie qu'aux journaliers et aux domestiques de la ferme. En 1845, le conseil paroissial décida que la vente de l'alcool serait proscrite, pendant le service divin, dans un rayon de deux cents toises autour de l'église. Et le paroissien qui en donnait à un enfant n'ayant pas encore reçu la communion devrait acquitter une amende d'un rixdale** au profit de la caisse

* Le manse était, au Moyen Âge, une unité d'exploitation agricole censée correspondre aux besoins d'une famille. (N.d.T.)

** Monnaie d'argent, le rixdale était l'unité monétaire des pays nordiques, à l'époque. Il était divisé en 48 skillings et fut remplacé par la couronne en 1873 sur la base d'une couronne et demie pour un rixdale. (N.d.T.)

d'assistance aux indigents. Le même conseil paroissial incita d'ailleurs les parents à ne pas habituer leurs enfants à boire de l'alcool « goutte à goutte ». L'usage n'en était recommandé que dans les cas où ils manifestaient une attirance envers ce liquide et alors en quantités telles qu'ils en étaient malades ; on pouvait espérer que cela leur en ferait perdre le goût.

Les personnalités de la paroisse : Dans les années 1840, l'homme le plus important de Ljuder était le pasteur Enok Brusander qui, en vertu de ses fonctions, représentait le Tout-Puissant, roi du ciel et de la terre. Juste après lui venait Alexander Lönnegren, gendarme du roi, qui tenait les siennes du préfet et représentait une majesté terrestre, Oscar I^{er} de Suède et de Norvège à la fois. Quant à la naissance et à la richesse en biens de ce monde, le propriétaire du manoir de Kråkesjö, le lieutenant et chevalier Paul Rudeborg, était l'homme le plus en vue de la paroisse.

Sa femme et lui étaient ses seuls habitants jouissant des avantages dus à un patronyme nobiliaire. Le représentant de la commune au conseil cantonal était Per Persson d'Åkerby, commerçant, marguillier et juré auprès du tribunal, le plus riche de tous les villageois après le lieutenant Rudeborg.

C'étaient ces quatre hommes qui dirigeaient la paroisse, en vertu de leur charge spirituelle et temporelle et de ce qui est dit dans l'Épître aux Romains, chapitre XIII, versets 1 à 3 : « ... *car il n'est pas d'autorité qui ne vienne de Dieu.* »

Les autres habitants de la paroisse : Outre les deux cent cinquante-quatre personnes possédant une terre enregistrée au cadastre, trente-neuf étaient mentionnées comme artisans et compagnons, quatre-vingt-douze comme vivant dans une cabane, onze comme soldats de la milice, six comme aubergistes et cabaretiers, cinq comme maquignons et trois comme colporteurs. On comptait encore deux cent soixante-quatorze domestiques, vingt-trois assistés, cent quatre « pauvres permanents », dix-huit infirmes et boiteux, onze sourds-muets, huit aveugles, six personnes ayant la vue basse, treize invalides graves, quatre paralytiques, cinq personnes de petite taille, trois idiots, un « semi-idiot », trois femmes de mauvaise vie et deux voleurs.

Vingt-sept personnes ayant quitté la paroisse et n'ayant plus donné de leurs nouvelles par la suite étaient inscrites en « fin de liste », dans le registre paroissial.

Les indigents, « pauvres permanents et miséreux », étaient répartis en trois catégories définies dans les procès-verbaux des séances du conseil paroissial. Ceux de la première catégorie étaient les plus misérables, les vieux et les infirmes totalement inaptes au travail. Ils recevaient une aumône de première catégorie également, d'un montant de trois rixdales par an, ainsi que quatre boisseaux de grain. Faisaient partie de la deuxième catégorie ceux qui n'étaient misérables que partiellement ou à moitié et donc partiellement ou à moitié en état de se nourrir et de se vêtir, ainsi que leurs enfants. Ils recevaient une aide en espèces d'un rixdale par an, au maximum, ainsi qu'une quantité de grain ne pouvant dépasser deux boisseaux. La troisième catégorie regroupait ceux n'ayant besoin d'aide que de façon temporaire : ceux-là se voyaient attribuer des « aumônes de la paroisse de Ljuder » après examen de leur cas par le conseil. Mais cette catégorie, considérée comme la plus basse, comptait également ceux qui étaient tombés dans l'indigence du fait de leur paresse ou de mœurs dissolues ; sur décision du conseil, ils étaient « gratifiés du montant minimal de l'assistance aux pauvres, pour leur permettre de retrouver la sobriété et le goût du travail ».

À la diligence du conseil, les enfants indigents et orphelins étaient placés « en des endroits convenables et au meilleur prix », grâce à un système d'enchères non au plus offrant mais au moins demandant. Le conseil recherchait des foyers dans lesquels ces « garçons et filles de la paroisse » puissent « recevoir des soins paternels tels qu'ils acquièrent, en temps utile, le goût du travail et de bonnes mœurs ».

Il en allait de même, à l'époque, dans le pays tout entier.

Le bien-être spirituel des habitants : En vertu des dispositions de la loi sur l'Église de 1686, le peuple suédois était élevé dans la pure doctrine évangélique luthérienne et protégé des hérésies et autres nouveautés pernicieuses en matière spirituelle par l'« Édité et Interdit » royal du 12 juillet 1726, « cette saine ordonnance

visant à maintenir le bon ordre dans la paroisse et l'unité de la foi chrétienne ».

La loi prescrivait aux pasteurs de veiller à ce que les enfants sachent suffisamment lire pour être capables de « voir de leurs propres yeux ce que Dieu commandait en ses Saintes Écritures ». Mais la lecture n'était opportune que pour le salut de l'âme et l'enseignement en fut longtemps confié aux bons soins du bedeau ou des parents de l'enfant. Chaque automne, le curé se rendait au domicile de ses paroissiens pour les interroger sur les articles de la foi selon le *Petit catéchisme* de Luther ; il s'assurait également des connaissances en la matière des célibataires, qu'il avait le droit de convoquer sous peine d'amende.

En 1836, la paroisse engagea un maître d'école, l'ancien hussard Rinaldo, qui avait été libéré par anticipation de son engagement après avoir perdu un œil. En échange de ses services, il recevait un salaire annuel de trois barils de seigle et un skilling par jour par enfant enseigné. De plus, il était logé et chauffé gratuitement par les parents de ses élèves. Rinaldo exerçait en effet son magistère à domicile chez les paysans des alentours, qui mettaient à tour de rôle une chambre ou une mansarde à sa disposition. La durée des études, à chaque endroit, était déterminée par le maître lui-même. Il avait accepté de faire en sorte que les enfants sachent par cœur le *Petit catéchisme* de Luther. Mais, de sa propre initiative, il avait décidé de leur enseigner aussi les rudiments de matières beaucoup plus temporelles et vaines : calcul, écriture, ainsi qu'histoire et géographie de la mère patrie.

La plupart des habitants, tant de sexe mâle que féminin, savaient à peu près lire les caractères imprimés. Mais on rencontrait également, parmi les gens du commun, des personnes sachant écrire leur nom ; ceux dont les capacités allaient au-delà n'étaient pas légion. Parmi les femmes, seul un petit nombre savait écrire : nul ne pouvait imaginer à quoi cela pourrait servir pour des personnes de leur sexe.

Les hérésies : L'hérésie connue dans notre histoire religieuse sous le nom d'Âkianisme, qui prit naissance dans la paroisse voisine d'Elmeboda au cours des années 1780, n'épargna pas

Ljuder. Elle tirait son nom de son fondateur, Åke Svensson, propriétaire terrien à Östergöhl, commune d'Elmeboda. Ses adeptes cherchaient à renouer avec la tradition des premières communautés chrétiennes et à suivre les principes de l'époque des apôtres. Ne reconnaissant aucune autorité temporelle ni spirituelle, ils se séparèrent de l'Église. Pour eux, toute différence entre les êtres humains en matière de propriété ou de condition était contraire à la parole de Dieu, ils instaurèrent donc une totale communauté des biens. Nul d'entre eux ne revendiquait la propriété de quoi que ce soit sur cette terre. Ils avaient également leur propre façon de dire la messe et d'administrer la communion.

Une quarantaine de paroissiens d'Elmeboda et de Ljuder adhérèrent à ce mouvement religieux. Bon nombre d'entre eux étaient apparentés à Åke Svensson, dont la famille était abondamment représentée dans les deux communes. À Ljuder, l'hérésie avait élu domicile à la ferme de Kärragärde, propriété d'Andreas Månsson, beau-frère du chef spirituel du mouvement.

Les hérétiques furent convoqués à Växjö, soumis à un interrogatoire devant le chapitre de la cathédrale, sévèrement réprimandés et priés de s'amender. Mais ils s'avérèrent incorrigibles et répondirent aux hommes d'Église par des propos désobligants. Même après avoir été excommuniés, ils persistèrent dans leurs idées folles. Ils furent donc traînés devant une juridiction civile, le tribunal de première instance du canton de Konga, à Ingelstad, qui leur enjoignit de respecter les lois en vigueur et de se conformer aux usages codifiés en matière de pratique religieuse.

Mais rien ne put convaincre Åke Svensson et ses disciples de renoncer à leur doctrine et ils refusèrent de regagner le giron de l'Église, unique défenseur de la vraie foi.

Afin de rétablir la paix religieuse et d'assurer la sécurité de tous, l'affaire fut portée devant la cour d'appel qui, dans un jugement en date du 12 décembre 1785, déclara que les membres de la secte d'Elmeboda et de Ljuder étaient « tombés en état de totale démente et avaient perdu l'usage de leur raison ». Elle estima en

conséquence que le salut de l'ordre public et le bien des hérétiques eux-mêmes nécessitaient l'enfermement de ces derniers. Elle décida donc qu'Åke Svensson et sept autres des principaux membres de la secte « qui se sont particulièrement distingués en leur folie et ce de maintes façons » seraient transférés à l'asile de fous de Danviken, à Stockholm, où ils recevraient les soins qu'exigeait leur état.

Huit des membres de la secte furent ainsi condamnés à l'internement par la plus haute instance du pays. Ils furent confiés aux autorités locales et transférés à Danviken en 1786, avec l'assistance de la gendarmerie.

Åke Svensson, Andreas Månsson de Kärragärde et deux autres internés y moururent après avoir reçu, pendant deux années, les soins qu'exigeait leur état.

Åke n'avait alors que trente-cinq ans.

Les autres membres de la secte furent peu à peu libérés et purent rentrer chez eux, considérés comme guéris de leurs idées folles. Par la suite, ces anciens pensionnaires d'asile de fous menèrent une vie sans histoires. Et, pendant bien des années, on put considérer que l'incendie allumé par Åke Svensson était à jamais éteint.

Mais, dans les années 1840, cette dangereuse hérésie fit à nouveau son apparition dans la paroisse de Ljuder. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Souverain d'un royaume de pierre

1

Mjödahult est l'une des plus anciennes fermes de Ljuder. Son nom est cité dans le procès-verbal d'un jugement deux cents ans avant la découverte de l'Amérique.

La famille Nilsa habite et cultive cette ferme aussi loin que remonte la mémoire des générations et depuis qu'il existe des documents écrits. Le premier propriétaire connu fut Nils de Mjödahult, qui a donné son nom à la lignée issue de lui. On sait aussi qu'il avait l'un des plus gros nez que l'on ait jamais vus sur un visage humain, au point d'être vraiment affreux. On disait qu'il ressemblait à un énorme tubercule. Ce nez, il le transmet en héritage à ses descendants et, à chaque génération, l'un des membres de la famille l'eut en apanage. Ce fut bientôt le signe distinctif de celle-ci. Le nez « à la Nilsa », comme on disait, était censé porter chance et valoir toutes sortes de succès à son possesseur. Les enfants venus au monde avec cet appendice étaient les plus doués et les plus chanceux de tous et, même si ce n'était guère un avantage pour les femmes, ce ne fut jamais un obstacle à leur mariage.

Le cadastre atteste qu'au XVIII^e siècle Mjödahult était encore un manse entier. Mais ensuite la ferme fut subdivisée à plusieurs reprises, à l'occasion des héritages, la dernière fois en 1819, où elle fut partagée entre deux frères : Olov et Nils. On trouve à cette occasion mention de quatre autres frères et de trois sœurs. Chaque part ne représentait donc plus que des seizièmes de manse. Nils, le plus jeune des deux, reçut les terres les plus excentrées, trois arpents situés au milieu d'une lande de pins. Sur le cadastre, cet endroit est mentionné sous le nom de Korpamoen, seizième de manse de la ferme de Mjödahult et tributaire de la couronne.

Nils Fils-de-Jakob était un petit homme ne mesurant pas plus de cinq pieds. Il n'avait pas hérité du célèbre nez mais n'en était

pas moins capable et travailleur. Ses mains n'aimaient guère être inactives, si elles trouvaient à s'employer. Märta, sa femme, était grande et forte et mesurait une tête de plus que son mari.

Korpamoen n'était au départ qu'une petite métairie mais Nils fit de sa part d'héritage une ferme véritable. Le terrain était une lande jonchée de pierres : on aurait dit qu'il y avait plu des rocs chacun des six jours de la Création. Mais Nils sut mettre à profit toute la terre cultivable et s'attaqua aux blocs de granit avec un levier et un point d'appui constitué par une longue barre de bois pourvue d'un fer à cheval fixé à sa plus grosse extrémité. Pourtant, c'était Dieu en personne qui lui avait fait cadeau de son outil le plus efficace : il saisissait les rochers à mains nues, les prenait à la taille au fond de leur trou comme s'il s'agissait d'êtres humains, luttait avec eux et les sortait du sol. Et, s'il tombait sur une pierre ne se laissant extraire ni à mains nues ni avec son levier et son point d'appui, Nils allait chercher sa femme. Märta était presque aussi forte que son mari. Elle maintenait en place, de toutes ses forces, l'extrémité la plus mince de la barre en bois, tandis que Nils enfonçait le levier sous le roc.

C'était une lutte silencieuse que celle que Nils livrait à la pierre, l'affrontement entre une masse lourde et inerte et les muscles et tendons bien vivants d'un homme patient et tenace.

Cette lutte se poursuivit pendant toute la vie de paysan de Nils : chaque année, il défrichait quelques ares de plus. Pour finir, il y eut plus de tas de pierres à Korpamoen que nulle part ailleurs dans la paroisse.

Lorsque Nils labourait ses terres, le sep de l'araire ne cessait de tourner en rond autour de ces amas et il avait l'habitude de dire que les cercles qu'il décrivait ainsi finissaient par lui donner le tournis.

Mais Nils Fils-de-Jakob savait aussi travailler le bois et il lui arrivait de faire office de charpentier du village. Il avait d'ailleurs construit lui-même sa maison. Dès l'enfance, il accompagnait ses aînés et, avant même d'être adulte, il savait comment dresser les coins à l'équerre, difficulté suprême en matière de construction de maisons de bois. Mais il était aussi expert en travaux

d'ébénisterie et de ferronnerie et, au cours de l'hiver, fabriquait toutes sortes d'outils sur son établi.

En héritant de Korpamoen, il avait hypothéqué la ferme afin de racheter leur part à ses frères et sœurs et les payer comptant. C'est pour rembourser cet emprunt qu'il travaillait comme charpentier et ébéniste.

Nils et Märta eurent trois enfants : deux fils, Karl Oskar et Robert, et une fille, Lydia. Par deux fois, la grossesse de Märta ne put aller jusqu'à son terme. L'une de ces fausses couches intervint un jour où elle était allée aider son mari à extraire une grosse pierre de son trou.

Karl Johan*, nouveau roi de Suède et de Norvège, avait accédé au trône quelques années avant que Nils et Märta ne se marient et c'est pourquoi ceux-ci avaient donné son prénom à leur premier fils, faisant bonne mesure en y ajoutant celui du prince héritier. On estimait qu'il portait bonheur aux enfants de s'appeler comme les grands de ce monde : rois et princes, reines et princesses. Et c'était à la portée de tous, même des plus pauvres, car ces noms ne coûtaient pas plus cher que tous les autres figurant dans l'almanach.

À cela s'ajouta le fait que, dès le baptême, on constata que Karl Oskar, l'aîné des fils, avait reçu en héritage le porte-bonheur de la famille : le gros nez des Nilsa.

Karl Oskar grandit et prit des forces. Il ne tarda pas à suivre son père sur ses lieux de travail et à lui prêter main forte pour enlever les rochers. Il fit bientôt preuve de caractère, également. Il lui arrivait de ne pas obéir aux ordres de son père et d'en faire à sa guise, ainsi que d'entreprendre certaines choses de sa propre initiative, bien qu'il mangeât encore le pain de ses parents. Aucune forme de châtiment corporel ne venait à bout de son entêtement et Nils fut plus d'une fois poussé à bout par ce fils si rebelle à toute autorité.

* Tout le monde n'aura peut-être pas reconnu sous ce nom le Béarnais Charles Jean Bernadotte, ancien révolutionnaire et maréchal d'Empire, qui se retrouva à la tête du royaume uni de Suède et de Norvège au terme de l'un des plus étonnants concours de circonstances de l'histoire. (N.d.T.)

Un jour, alors que Karl Oskar n'avait que quatorze ans, son père lui ordonna d'aller tailler des piquets de cinq pieds de long pour une nouvelle série de meules de foin. Karl Oskar estima que cinq pieds n'était pas assez et les fit de six, à la place.

Lorsque Nils mesura les piquets, il s'aperçut de la différence et s'écria :

– Si tu veux pas faire comme je te dis, mon gars, t'as qu'à t'en aller d'ici.

Karl Oskar garda le silence un instant. Puis il répondit crânement :

– Eh bien alors, je m'en vais.

Et, le jour même, il alla s'engager comme valet chez un paysan d'Idemo, où il resta pendant sept ans.

Nils se trouva bien marri d'avoir ainsi été pris au mot, car son fils lui était d'un grand secours. Mais il ne pouvait pas revenir sur ce qu'il avait dit. Il était inadmissible qu'un garçon n'ayant même pas encore reçu la communion fasse aussi peu de cas des ordres de son père dans le travail.

Pendant vingt-cinq ans, tout alla bien pour Nils et Märta, à la ferme de Korpamoen.

Un jour, au début du printemps de 1844, Nils Fils-de-Jakob était en train de défricher, comme à son habitude, seul dans un coin de ses terres situé un peu à l'écart. Il se heurta alors à un rocher plus coriace que les autres. Il était plus petit que bien de ceux dont il était déjà venu à bout à lui seul, mais très profondément enfoncé dans la terre et rebelle à tout instrument, car rond comme une boule. Nils eut recours à tous les stratagèmes qu'il connaissait et finit par extraire à moitié la pierre de son trou. Il la bloqua alors avec sa barre de fer, afin d'effectuer le reste du travail à mains nues. Mais, au moment où il s'appêtait à placer la prise finale et à soulever le rocher hors du trou, la terre s'éboula sous l'un de ses pieds et il tomba. Il entraîna la barre de fer dans sa chute et la pierre se trouva ainsi débloquée. Elle retomba dans son trou – mais aussi sur l'une des jambes de Nils.

Il resta étendu là jusqu'à ce que Märta, ne le voyant pas rentrer pour dîner, partît à sa recherche. Elle le sortit du trou, le prit

sur son dos et le porta jusqu'à la maison. Elle fit alors venir Berta d'Idemo, qui guérissait toutes sortes de maux et de plaies. Celle-ci constata que Nils avait le fémur brisé et que l'articulation de la hanche avait souffert.

Nils resta alité pendant plusieurs mois, tandis que Berta lui administrait ses décoctions et l'enduisait de ses baumes. Son fémur se ressouda et il put à nouveau se tenir sur ses pieds. Mais il garda une raideur à la hanche qui ne disparut jamais et qui l'empêcha de se déplacer autrement qu'avec deux béquilles. Il fut donc dès lors inapte à tout autre travail que celui qu'on peut effectuer à la main, en position assise.

Nils Fils-de-Jakob était désormais infirme. Sa vie de paysan était terminée. Pendant vingt-cinq ans, il avait lutté avec succès contre la pierre. Mais celle-ci avait remporté leur dernier affrontement.

La hauteur du tas de fumier de Korpamoen était éloquente : on n'avait plus affaire là à une simple métairie mais à une vraie ferme de sept arpents de champs et sept têtes de bétail, hiver comme été. Nils et Märta avaient plus que doublé l'exploitation dont ils avaient hérité vingt-cinq ans auparavant et le moment était venu de la transmettre à leur tour.

Mais il n'est pas possible de diviser un seizième de manse, car il ne reste plus rien. C'était à l'un de leurs enfants de tirer profit du travail effectué sur cette terre. Karl Oskar venait d'accéder à la majorité. Lydia, leur fille, avait quatorze ans et Robert, leur second fils, n'en avait que onze. L'aîné lui-même était encore jeune pour être son propre maître mais, plutôt que de voir sa ferme passer entre des mains étrangères, Nils lui offrit de la reprendre. Il avait aussi eu le temps de réviser en un sens favorable son opinion sur Karl Oskar, ce jeune entêté qui ne voulait en faire qu'à sa tête et avait quitté le foyer paternel à cause de quelques piquets, plutôt que de céder à son père.

Après avoir servi comme valet pendant sept ans, Karl Oskar en avait plus qu'assez de travailler pour les autres et ne demandait pas mieux que d'être son propre maître dans la ferme de ses parents. Il se déclara donc prêt à acheter celle-ci.

– Mais, pour être fermier, i' te faut une femme, aussi, lui dit son père.

– Je crois que je peux en trouver une qui sera bien, si je veux, répondit Karl Oskar, très sûr de lui.

– Va pas trop te vanter, hein ! répliqua le père.

Mais, quelques jours plus tard, Karl Oskar vint leur annoncer que, le dimanche suivant, le curé proclamerait pour la première fois les bans de son mariage. Les parents furent tellement sidérés qu'il ne leur vint pas à l'idée de lui poser quelque question que ce fût. Ainsi, leur fils avait arrangé son mariage sans leur demander un seul mot de conseil ! Il savait vraiment ce qu'il voulait, ce garçon. Mais cela ne fit que les inquiéter plus encore : à un fils qui a la tête aussi dure, il ne peut guère arriver que des malheurs, en fin de compte.

2

Un jour d'automne, quelques années auparavant, Karl Oskar était allé, pour le compte de son maître, livrer une charretée de bois à la guérisseuse Berta d'Idemo. Celle-ci le fit entrer dans la cuisine pour lui donner à boire. À l'intérieur se trouvait une jeune fille que Karl Oskar ne connaissait pas, en train de bobiner de la laine. Elle avait une épaisse chevelure blonde et des yeux verts ou bleus, à moins que ce ne fût les deux à la fois, au doux regard. Son visage au teint d'albâtre était joli, même si elle avait quelques taches de rousseur sur le nez. Elle resta assise près de son bobinoir, sans bouger, tout le temps que Karl Oskar passa dans la cuisine et ils n'ouvrirent la bouche ni l'un ni l'autre. Mais, au moment de s'en aller, il se retourna et lui dit :

– Je m'appelle Karl Oskar.

– Et moi Kristina, répondit-elle.

Elle continua son travail comme précédemment, mais elle avait elle-même dit son nom, celle qui serait sa femme.

Kristina était la fille d'un paysan de Duvemåla, dans la paroisse d'Algutsboda, et elle avait dix-sept ans lorsqu'ils se virent pour la première fois. Pourtant, son corps était déjà bien

formé et elle avait tout d'une femme : ses hanches étaient arrondies et ses seins de jeune fille tendaient l'étoffe d'une robe trop petite pour elle depuis longtemps. Mais elle avait encore l'âme d'une enfant. En particulier, elle aimait beaucoup se balancer. Quelques semaines avant de rencontrer Karl Oskar, elle avait pris des rênes et confectionné une balançoire de fortune dans la grange de ses parents, à Duvemåla. Mais elle avait glissé et était tombée sur le sol, se brisant la rotule. Son genou avait été mal soigné et avait commencé à se nécroser. Ses parents l'avaient alors envoyée chez Berta d'Idemo, célèbre loin à la ronde pour ses talents médicaux, et elle était restée chez celle-ci le temps que guérisse son mal.

Kristina boitait encore et c'est pour cette raison qu'elle ne s'était pas levée de son bobinoir pendant que Karl Oskar était dans la cuisine.

Ce dernier trouva divers prétextes pour retourner chez Berta afin de revoir Kristina et, lors de sa visite suivante, elle l'attendait debout sur le perron. C'est alors qu'il vit que c'était une belle fille, presque aussi grande que lui. Elle avait des hanches puissantes mais une taille de guêpe. Ses yeux étaient farouches et très séduisants.

Ils se virent à plusieurs reprises pendant le temps que Kristina passa chez Berta. Bientôt, son genou fut guéri, sa claudication disparut et elle n'eut plus peur de se lever et de marcher sous le regard de Karl Oskar.

La veille du jour où elle devait rentrer chez ses parents, ils restèrent assis ensemble quelques minutes sur un baquet à pommes de terre retourné, devant la cave de Berta. Il lui dit qu'il l'aimait bien et voulut savoir s'il en allait de même pour elle. Elle répondit que oui. C'est alors qu'il lui demanda si elle acceptait de l'épouser. Elle lui répondit qu'ils étaient encore trop jeunes, tous les deux, et qu'il fallait au moins attendre qu'il soit majeur. Il lui fit alors remarquer qu'il pouvait écrire au roi et solliciter une dispense leur permettant de se marier. Elle lui fit à son tour observer qu'ils n'avaient nulle part où habiter et qu'elle ne savait même pas comment ils pourraient se nourrir et se vêtir. Il ne sut

quoi répondre à cela, car ce n'était que trop vrai : il n'avait rien à lui promettre et garda donc le silence. Car toute parole engageait celui qui la prononçait : il fallait l'honorer, on ne pouvait la reprendre.

Depuis ce jour, ils s'étaient rencontrés à trois reprises à la foire de Klintakrogen, deux au printemps et une en automne, et, chaque fois, Karl Oskar lui avait dit qu'il l'aimait toujours bien et qu'il ne pensait à personne d'autre.

Karl Oskar savait ce qu'il voulait. Sitôt que son père lui eut proposé d'acheter Korpamoen, il fila droit chez les parents de Kristina, à Duvemåla. Ceux-ci furent quelque peu étonnés de recevoir la visite d'un jeune homme qu'ils ne connaissaient pas et qui venait leur demander de parler seul à seule avec leur fille.

Pendant vingt minutes, Karl Oskar et Kristina restèrent à deviser devant le pignon de la maison.

Karl Oskar était d'avis : Que le moment était venu pour eux de se marier, puisqu'il était maintenant assez vieux, étant majeur, et qu'il allait pouvoir reprendre la ferme de ses parents : ils auraient donc un toit et un foyer et ils pourraient se nourrir et se vêtir.

Kristina était d'avis : Qu'ils ne s'étaient encore vus qu'une dizaine de fois et n'avaient pas encore eu le temps de bien se connaître. Qu'elle était encore trop jeune, à dix-neuf ans, pour tenir le rôle de femme de fermier. Et qu'elle devait demander à ses parents s'ils voulaient de lui pour gendre.

Tout se passa comme Karl Oskar le désirait. Quand les parents de Kristina comprirent que c'était là une demande en mariage en bonne et due forme et que le prétendant allait avoir une ferme, ils lui accordèrent la main de leur fille. Il resta passer la nuit chez eux, dormant habillé dans la chambre de sa future femme, en tout bien tout honneur. Six semaines plus tard eurent lieu, à Duvemåla, les noces de Karl Oskar et de Kristina Johansdotter.

Celui-ci dit alors à sa jeune épouse qu'il n'y avait personne au monde qu'il aimait autant qu'elle car, à la différence des autres, elle ne lui reprochait jamais rien et ne lui faisait pas remarquer

ses défauts. Il pensait qu'il serait heureux avec elle pendant toute sa vie.

3

L'année où Oscar I^{er} monta sur le trône de Suède et de Norvège*, Karl Oskar Nilsson – le patronyme de filiation étant devenu un nom propre – prit possession de Korpamoen. Il se trouva que, même après ce changement de souverain, il conservait des prénoms royaux. L'ordre en était simplement inversé : c'était maintenant le roi qui s'appelait Oscar et le prince héritier Karl.

Korpamoen, avec bétail et outils, coûta à Karl Oskar mille sept cents rixdales, dont huit cents d'hypothèque. En plus de cela, Nils et Märta se réservaient la possibilité de vivre chez leur fils jusqu'à leur dernier jour : ils avaient le droit de loger dans la chambre à coucher et d'entretenir une vache et un mouton hiver comme été, disposaient pour leur propre usage d'un lopin de terre qu'ils pouvaient cultiver en utilisant la bête de trait de la ferme et recevaient annuellement trois barils de grain, moitié seigle, moitié orge. Dans l'acte de vente, qui porte la marque de Nils et celle de Märta et qui existe encore, on peut lire : « Cette réserve prend effet le 1^{er} juillet 1844, elle est conclue entre les intéressés, après mûre réflexion et en pleine possession de leurs moyens, le 19 juin de cette année, à Korpamoen, en présence de témoins. » On procéda aussi, comme il se devait, à la répartition de l'héritage entre les trois enfants, pour la somme de deux cent dix rixdales et demi à chacun.

Étant mineurs, Robert et Lydia ne touchèrent pas leur part, dont ils restèrent créanciers auprès de leur frère.

Karl Oskar était parvenu à ses fins. Mais qu'en était-il exactement ? Sur le salaire qu'il avait perçu pendant sept ans, il avait économisé cent cinquante rixdales, sa femme lui en apportait deux cents en dot et sa part d'héritage se montait à deux cent

* C'est-à-dire en 1844. (N.d.T.)

dix. Cela ne représentait guère plus du quart de la somme à déboursier pour la ferme. Pour les trois autres quarts, il avait donc contracté une dette qu'il devait maintenant amortir. Il lui fallait en effet verser à son frère et à sa sœur des intérêts sur la part d'héritage que ceux-ci n'avaient pas touchée et rembourser chaque année cinquante rixdales d'hypothèque. Mais la plus grosse charge était en fait celle que constituaient ses parents, très lourde pour un seizième de manse. Pourtant, il fallait bien que son père et sa mère puissent vivre. Or, Nils n'avait que cinquante et un ans et Märta quarante-huit et il allait devoir supporter ce fardeau pendant le restant de leurs jours.

Plutôt qu'une ferme, c'était donc une dette à acquitter – intérêts et principal – que Karl Oskar venait d'acquérir. Mais les dettes, on pouvait s'en libérer par le travail et cela ne lui faisait pas peur : le travail, c'était sa partie.

À Korpamoen, la vie continua donc. Nils et Märta emménagèrent dans la petite chambre donnant sur le pignon où ils allaient passer leurs vieux jours. Kristina prit la place de Märta, après avoir apporté le coffre contenant son trousseau. C'était une bien jeune fermière. Mais elle avait tricoté de ses propres mains le couvre-lit bleu qu'elle étendit sur le lit conjugal, le premier soir. Märta dit qu'il était très joli et Kristina n'en fut pas peu fière.

Karl Oskar fut heureux de voir que sa femme et sa mère s'entendaient bien. Dans le cas contraire, la situation aurait été fort désagréable, étant donné l'étroitesse de leur logement. Le contrat stipulait que sa mère avait le droit d'utiliser la cuisine et le four à pain. Si la bonne entente n'avait pas régné entre les deux femmes, les causes de disputes n'auraient pas manqué.

Mais la belle-mère surprit un jour la jeune femme sur une balançoire qu'elle avait accrochée en cachette aux poutres de la grange. Märta ferma les yeux et ne dit rien. Kristina était encore jeune d'esprit et il était naturel qu'elle aime s'amuser. Pourtant, il était étrange qu'elle persiste à vouloir se balancer, après la chute qu'elle avait faite et la blessure au genou que cela lui avait valu. Heureusement, aucun étranger à la ferme ne l'avait vue

se livrer à ce divertissement et elle n'eut pas à souffrir de ragots à ce sujet.

Aux yeux de Nils et Märta, Kristina avait pourtant un défaut rédhibitoire : elle était, côté maternel, apparentée à Åke Svensson, fondateur de la secte bien connue. Sa mère était la nièce d'Åke et le frère de celle-ci, Danjel Andreasson, possédait la ferme de Kärragärde, repaire des hérétiques dans la paroisse. Kristina avait donc pour oncle un neveu d'Åke Svensson. Il s'était certes écoulé plus de cinquante ans depuis la mort du rebelle d'Östergöhl à l'asile de Danviken et, à ce qu'on savait, les miasmes de cette peste spirituelle n'infestaient plus Kärragärde. Mais le ressentiment envers le fauteur d'hérésie était si profondément ancré chez bon nombre des paroissiens qu'il se transmettait de génération en génération et était encore vivace chez certains d'entre eux. Ceux qui étaient de la famille d'Åke Svensson, mort fou dans la capitale, se gardaient de s'en vanter.

Nils et Märta n'en avaient pas parlé à leur belle-fille mais, un jour, ils avaient demandé à Karl Oskar :

– Sais-tu bien que ta femme est de la famille d'Åke d'Östergöhl ?

– Je sais, répondit Karl Oskar, mais je n'ai pas peur de regarder dans les yeux celui qui viendrait le lui reprocher !

Il n'y avait rien d'autre à dire. Nils et Märta espéraient seulement que les liens de sang qui unissaient leur belle-fille au fondateur de la secte n'étaient pas connus dans la paroisse. À Korpamoen, il n'en fut plus jamais question.

4

Tôt le matin, chaque jour de la semaine, Nils sortait de sa chambre sur ses béquilles. Il se traînait lentement jusqu'à son vieil établi, installé dans le bûcher. Il y passait la journée à tailler des rayons de roues pour les charrettes, à fabriquer des râpeaux, des manches de hache et de faux. Il était encore capable de manier le ciseau à bois et le rabot, ses mains n'étaient pas malades, elles, et n'avaient rien perdu de leur savoir. Et il enseignait celui-ci à son fils Karl Oskar.

À la saison chaude, Nils allait travailler sous un gros érable, devant la maison. De là, il promenait le regard sur les champs et sur ces rochers que ses mains avaient entassés. Les vingt-cinq années pendant lesquelles il avait travaillé la terre avaient tout de même laissé des traces. Tous les murs et les amas de pierres qu'il avait édifiés étaient encore en place et y resteraient longtemps.

L'infirme n'éprouvait aucune amertume. Il estimait que tout ce qui se passait dans le monde n'était que l'expression de la volonté divine. Il se disait donc que le Seigneur avait, de toute éternité, décidé qu'un certain jour, à un certain moment, un de ces rocs retomberait dans le trou d'où il l'avait extrait, écrasant sa hanche. La terre s'était dérobée sous son pied et c'est pourquoi il était, pour le restant de ses jours, condamné à se traîner sur des béquilles et à sautiller de-ci de-là comme une pie aux ailes brisées. Pourquoi la terre s'était-elle dérobée sous lui ? Dieu devait avoir une intention quelconque, quand il avait décidé que cela arriverait. Mais il était présomptueux de sa part de poser des questions sur ce que seul le Créateur pouvait savoir et Nils Fils-de-Jakob ne se creusait donc pas la tête à ce propos.

C'était maintenant son fils qui labourait et ensemençait les champs qu'il avait défrichés. Il avait lutté de son mieux contre la pierre et son héritier en recueillait le bénéfice.

Mais Karl Oskar, lui, ne cessait de penser à ses dettes et aux sommes à rembourser. S'il avait disposé d'un cheval, il aurait pu gagner un peu d'argent à divers charrois. Mais un seizième de manse ne pouvait nourrir cet animal, qui dévorait des boisseaux entiers d'avoine au cours de l'hiver. Il lui aurait pour cela fallu trois arpents de plus. Alors que jeunes et vieux, ses parents, sa femme et lui, devaient se contenter de sept.

Il se dit donc qu'il fallait qu'il défriche un peu de terre et alla faire le tour des parties de sa ferme qui n'étaient pas encore mises en valeur. Il y avait des sapinières et du roc, des brandes désolées couvertes de bruyère et sous lesquelles couraient des racines de pins, des replis marécageux envahis par la sphaigne et la canneberge, des prés bosselés où l'herbe poussait en touffes, et tout le

reste n'était que pierres. Il prit une barre de fer et l'enfonça çà et là dans le sol mais partout, quelle que fût la nature de celui-ci, elle faisait entendre un son qui indiquait qu'elle butait contre le roc. C'était un chant funèbre bien monotone pour celui qui désirait agrandir ses terres cultivables.

Il ne put donc découvrir la moindre parcelle, fût-ce d'un are. Son père était passé par là, défrichant ce qui était cultivable. Tout ce qui était susceptible d'être labouré et ensemencé était déjà à sa disposition. Il n'y avait plus de terre à gagner, à Korpamoen, dans la mesure où il n'était pas possible d'agrandir ce que Dieu avait créé.

Ce jeune paysan ne pouvant poursuivre la Création là où Dieu s'était interrompu, il lui fallut se contenter de ses sept arpents et de toute cette pierre qu'il voyait autour de lui, en quelque endroit que se portât son regard : de la pierre éparses, de la pierre en tas, de la pierre en forme de murs, de la pierre sur le sol et par-dessous, de la pierre partout, partout, partout.

Le roi Oscar venait d'accéder au trône de Suède et de Norvège. Karl Oskar Nilsson, lui, avait hérité d'un royaume de pierre.

5

La première année que Karl Oskar passa à son compte, celle de 1845, fut bonne. La récolte fut abondante, il y eut largement de quoi alimenter l'alambic et il put régler à temps l'échéance de l'hypothèque. Tout était donc pour le mieux. Et, au début du printemps, sa femme mit au monde leur premier enfant, une fille qui reçut le prénom d'Anna, comme la mère de Kristina.

La seconde année également, la récolte fut abondante, à Korpamoen. Mais la suite fut moins heureuse. Le seigle germa en meules, la farine fut gâtée et le pain aussi, naturellement. Une partie du grain ne fut même pas bonne à distiller. Ils furent donc obligés de vendre un veau et un cochon pour payer l'hypothèque et, les vingt rixdales qui manquaient, Karl Oskar dut les emprunter à son infirme de père, qui lui remit le produit de

son travail à l'établi. Au mois d'août, au milieu de la moisson, Kristina donna le jour à un garçon qui fut baptisé Johan, comme son grand-père de Duvemåla.

La troisième année, les choses allèrent plus mal encore. En juillet, sitôt la fenaison, il se mit à pleuvoir en abondance et une partie du foin fut emportée par les eaux. Une fois ce déluge terminé, le reste s'avéra entièrement pourri et inutilisable. Il sentait si mauvais que nulle bête ne voulait le consommer et, de toute façon, il n'avait plus aucune valeur nutritive. Karl Oskar et Kristina durent donc vendre une de leurs vaches. Mais ce ne fut pas la fin de leurs malheurs : une autre vache mit bas un veau mort-né et un de leurs moutons s'égara dans la forêt et fut la proie des bêtes sauvages. À l'automne, on constata, dans toute la région, que les pommes de terre avaient la maladie : quand on les sortait de terre, près d'un tubercule sur deux était gâté et, pour chaque panier de fruits sains que l'on rapportait à la ferme, on en avait un autre de pourris, au point qu'on pouvait à peine les donner à manger au bétail. Au cours de l'hiver qui suivit, ils n'eurent donc pas de pommes de terre à mettre dans la marmite tous les jours. On disait que cette maladie était venue de l'étranger, où elle avait causé disettes et soulèvements.

Cette année-là, en 1847, Karl Oskar s'endetta encore un peu plus. Il dut emprunter la totalité du remboursement de l'hypothèque. Mais Nils n'avait plus d'argent à lui donner et il ne voulait pas en demander à sa belle-famille de Duvemåla. Kristina suggéra de s'adresser à son oncle Danjel Andreasson, qui n'était pas mal pourvu. Il passait pour un homme calme et paisible, bien que neveu d'un homme détesté pour son hérésie. Mais il était ridicule de s'attacher à des événements s'étant déroulés plus de cinquante ans auparavant. Sitôt que la question eut franchi les lèvres de Karl Oskar, Danjel lui avança les cinquante rixdales de l'hypothèque.

La veille de Noël, cette année-là, Kristina donna le jour à des jumeaux, un garçon et une fille. Le garçon était chétif et mourut deux semaines plus tard, après avoir été ondoyé par le pasteur Brusander. La fille, elle, survécut et fut baptisée Märta,

comme la mère de Karl Oskar, et connue sous le nom de Lill-Märta*.

Au bout de trois années à Korpamoen, Karl Oskar avait une vache de moins dans son étable et soixante-dix rixdales de dettes de plus que lorsqu'il s'était installé. Pourtant, chaque jour de ces trois années, Kristina et lui avaient trimé sans ménager la sueur de leur front. Ils avaient espéré que leur sort s'améliorerait et il avait empiré. Mais ils ne pouvaient rien au temps qu'il faisait, pas plus qu'à ce qu'il advenait du bétail. Karl Oskar pensait qu'ils se tireraient d'affaire s'ils restaient en bonne santé et conservaient toutes leurs forces, afin d'être capables de travailler. Il était maintenant obligé d'admettre que l'homme ne peut assurer son salut par le travail, sur cette terre.

– Il est écrit que tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, lui dit Nils.

– Ouais, répondit Karl Oskar. Mais pas sûr qu'on aura du pain, même si on sue sang et eau.

Il savait par cœur, lui aussi, ce que la Bible racontait sur le péché originel. Quand le pasteur Brusander était venu l'interroger, il avait répondu sans hésiter et avait même été félicité.

Karl Oskar était parvenu à ses fins, mais il n'est pas toujours bon pour l'homme de voir ses vœux exaucés.

Tout le monde disait qu'il avait la chance avec lui : ne portait-il pas deux prénoms royaux qui l'accompagneraient toute sa vie ? Et n'était-il pas doté du gros nez des Nilsa ? C'est ce que tes aïeux t'ont légué de mieux, lui disait son père. Mais à quoi pouvait-il bien lui servir de porter le nom d'un roi, voire d'un empereur ? À quoi pouvait lui servir un nez pointant plus loin que les autres ? Désormais, le jour ne semblait plus éloigné où les autorités viendraient à la ferme procéder à une saisie.

Pendant sa jeunesse, il avait dû subir des moqueries, à cause de ce gros nez qui défigurait son visage.

À cela, il avait toujours répondu : Je n'en ai pas d'autre plus présentable. Et il avait ajouté foi à ce que ses parents lui

* C'est-à-dire : Petite-Märta. (N.d.T.)

racontaient sur ses ancêtres, qui le lui avaient légué, et s'était consolé en se disant qu'il lui porterait bonheur. Kristina ne le trouvait pas si vilain que cela. Sur une femme, il n'aurait peut-être pas été très joli, disait-elle, mais il convenait bien à un homme. En revanche, elle n'estimait pas qu'il puisse avoir une influence quelconque sur son succès dans la vie : c'était là une pensée païenne. Elle avait été élevée par des parents très pieux et savait que le sort des hommes est entre les mains de Dieu et que les voies du Seigneur sont impénétrables : si les choses n'allaient pas comme ils le voulaient à Korpamoen, c'était parce que telle était la volonté de Dieu.

6

Puis vint l'an 1848. Dans l'almanach qu'il avait acheté quatre skillings à Rinaldo, le maître d'école, Karl Oskar put lire que c'était la 5 850^e année depuis la Création. Et cette année-là était aussi la 48^e depuis la naissance de Sa Majesté Oscar I^{er} et la 4^e depuis son accession au trône, tout comme depuis que Karl Oskar avait repris Korpamoen.

Il apprit également la trajectoire et l'éclat des grosses planètes pendant l'année à venir. Il était déjà familier des signes du zodiaque figurant à droite des jours du mois, dans l'almanach. Le Bélier avec ses cornes pointues, le Scorpion avec ses affreuses pinces, le Lion avec son énorme gueule de bête fauve et la Vierge à la taille si frêle, tenant une couronne de fleurs à la main. C'était la course des planètes à travers ces différentes constellations qui décidait du temps qu'il faisait et peut-être même du sort des hommes.

À la fin de l'année précédente, déjà, les gens avaient noté des signes inquiétants pouvant annoncer guerres et conflits, maladies et épidémies, émeutes et vie chère. En plusieurs endroits de la Voie lactée où, d'habitude, scintillaient des étoiles, on ne voyait que le vide, le noir et la désolation : les lumières célestes avaient disparu. Dès avant Noël, il fit un froid de canard et ceux qui allèrent à la messe en carriole, ce jour-là, revinrent avec des

engelures aux oreilles. La nouvelle année commença par un très violent coup de vent qui renversa le clocher d'Elmeboda et déracina le sorbier du carrefour d'Åkerby, le plus gros arbre le long de la route menant à l'église. Dans la lande, là où les pins n'étaient que légèrement enracinés dans un sol pierreux, la tempête causa les mêmes ravages qu'une faux bien affûtée dans une herbe couverte de rosée. Et l'Arche de Noé, qu'on n'avait plus vue depuis la sécheresse de 1817, fut à nouveau visible dans le firmament, se dressant au-dessus de la terre dans toute sa majesté. Elle était constituée de nuages blancs barrant l'horizon d'est en ouest. Elle s'étendait donc au-dessus de tous les cours d'eau de la planète, empêchant la pluie de tomber pendant l'année qui s'annonçait.

D'étranges signes apparurent dans le ciel pendant tout l'hiver et le printemps. Le temps fut chaud et printanier en février, alors que mars fut venteux, froid et sec. Les semis en souffrirent et, lorsque la neige fondit, le manteau vert des champs de seigle était comme mangé aux mites.

Au cours de la dernière semaine d'avril, le mois de l'herbe, le printemps sembla enfin se décider à faire son apparition. Le matin de la Sainte-Valborg, Karl Oskar devait commencer à préparer les semailles de printemps. Il avait déjà sorti la herse du hangar. C'est alors qu'il se mit à neiger et cela pendant toute la journée. Le soir, il y en avait un pied de haut. Il dut rentrer à nouveau le bétail, que l'on venait de mettre en pâture. Cette neige d'avril recouvrit les fleurs et l'herbe tendre. Une fois de plus, le printemps avait été tué par le gel.

Karl Oskar rentra sa herse et, ce soir-là, ne desserra pas les dents, à la table du dîner. Aussi loin en arrière que remontaient ses souvenirs, la récolte ne s'était jamais aussi mal annoncée qu'en ce singulier printemps. Et c'est l'âme lourde qu'il gagna son lit, en cette nuit de la Sainte-Valborg*.

Les jeunes époux de Korpamoen étaient couchés l'un près de

* Habituellement, cette journée du 30 avril marque, en Suède, l'arrivée du printemps, saluée par de grands feux de bois. (N.d.T.)

l'autre sous le couvre-lit que Kristina avait tricoté. Celui-ci avait abrité leur repos pendant quatre ans, c'est-à-dire plus de mille nuits. Pendant bon nombre d'entre elles, Karl Oskar était resté éveillé, pensant à l'hypothèque et au moyen de la rembourser, et Kristina s'était levée pour aller calmer les enfants qui pleuraient, après avoir fait quelque cauchemar. Quatre printemps avaient verdi et quatre fois les chaumes roussis avaient été retournés par la charrue, depuis qu'ils avaient goûté leur première étreinte, sous leur couverture bleue de mariés.

Le soir d'automne où ils étaient restés assis, tous les deux, sur le baquet à pommes de terre retourné, à Idemo, leur semblait désormais aussi lointain que s'ils l'avaient vécu dans un autre monde : celui de leur jeunesse. Ils n'étaient pas vieux, mais ils parlaient de leur jeune temps comme s'il était déjà du passé. Avant de se marier, ils étaient jeunes, mais il y avait longtemps de cela, maintenant.

Karl Oskar venait d'avoir vingt-cinq ans et Kristina allait en avoir vingt-trois. Peu de temps auparavant elle était encore une enfant, et elle en avait maintenant eu quatre. Trois d'entre eux étaient vivants et dormaient dans leur petit lit ; elle écoutait leur respiration, inquiète comme toujours de ce qui pouvait leur arriver.

Parfois, Kristina revoyait ce qui s'était passé dans sa vie encore bien courte et à la façon dont tout s'était enchaîné. Si elle n'était pas tombée de la balançoire, chez elle, à Duvemåla, elle ne serait jamais allée chez Berta d'Idemo pour guérir son genou. Elle n'aurait pas non plus rencontré Karl Oskar et ils ne seraient pas mariés, maintenant. Ils ne se seraient pas installés à Korpamoen, non plus, et elle ne lui aurait pas donné quatre enfants. Ils ne seraient pas couchés, l'un près de l'autre, sous ce couvre-lit qu'elle avait elle-même tricoté pour leurs noces. Et elle n'aurait pas Anna, Johan et Lill-Märta, ces trois petits êtres qui dormaient à côté d'eux. Tout ce qui importait dans sa vie lui était arrivé parce que, un jour, elle s'était confectionné une balançoire, chez ses parents, et en était tombée. C'était assurément Dieu qui avait voulu qu'elle accroche cette balançoire, tout le reste était donc le fait de Sa volonté, également.

Et elle aimait toujours se balancer. Elle l'avait fait récemment encore, dans la grange, après s'être assurée que personne ne la voyait. Elle savait ce que penserait sa belle-mère : ce n'était pas convenable pour une femme de fermier ayant mis quatre enfants au monde. Une telle personne devait avoir d'autres choses en tête.

Avant de se coucher, Kristina avait éteint la bougie de suif qui brûlait au-dessus de leurs têtes. Par la fenêtre, elle voyait le reflet de la neige tombée en ce dernier jour d'avril et qui semblait vouloir tenir.

Karl Oskar était allongé près d'elle sans rien dire mais, à la façon dont il respirait, elle savait qu'il ne dormait pas.

– Tu penses à quelque chose, Karl Oskar ?

– Oui. Au printemps. C'est pas bon signe, pour la récolte.

– C'est vrai. Ça s'annonce mal.

Kristina jeta un regard par la fenêtre : c'était la neige qui lui sautait et non la lune. Quand ils se lèveraient, le lendemain matin, ils seraient pourtant au mois de mai.

– Il faut avoir foi en Dieu, dit-elle, il fera bien pousser les plantes cette année comme les autres.

– Avoir foi, ah oui ! Si la foi suffisait, on le rentrerait par centaines de boisseaux, le seigle, à l'automne.

Jamais encore il n'avait donné signe de découragement. Mais maintenant il paraissait triste, voire désespéré, et il lui communiquait cette humeur, au point qu'elle commençait à s'inquiéter pour l'avenir, elle aussi. Il poursuivit en disant que, avec ses parents, il avait désormais sept bouches à nourrir sur leur petite exploitation. Si l'année s'avérait mauvaise et la récolte insuffisante, il ne savait pas à quel saint il pourrait se vouer.

Kristina, elle, pensait à ses enfants, ces trois petits êtres dormant d'un sommeil paisible dans la même pièce qu'eux. C'était Karl Oskar et elle qui les avaient mis au monde, ils en étaient donc responsables et devaient veiller à ce qu'ils aient assez à manger et de quoi se vêtir. Pour elle, le bien de ses enfants passait avant le sien et elle savait qu'il en allait de même pour son mari.

Comme chaque soir, la jeune femme joignit les mains et fit sa prière : « Aie pitié de moi, mon Dieu, et accorde-moi le

repos, cette nuit... » Avant de dire « amen », elle ajouta cependant quelques mots dont elle se souvenait dans la *Prière pour les fruits de la terre* : « Donne-nous un temps favorable et préserve les récoltes de toutes sortes de maux ! Comble-nous de fruits de la terre, à épi ou à noyau. Par Jésus-Christ Notre Seigneur, amen ! » Désormais, Karl Oskar ne priait plus très souvent, le soir. Il se sentait en général trop las, sitôt couché. Et, comme il entendait Kristina le faire, il se disait que cela pouvait valoir pour eux deux. L'homme ou la femme : peu importait sans doute qui était le souverain de ce royaume de pierre, aux yeux de Dieu.

Elle se mit sur le côté pour dormir et chercha sa main, car elle s'endormait plus facilement si elle la tenait.

Ils restèrent tous deux sans rien dire et Karl Oskar garda la main de sa femme dans la sienne. Ce contact éveilla en lui le désir de la chair et il passa le bras autour de son cou pour l'attirer vers lui.

– Non... Karl Oskar... je ne sais pas... dit-elle en résistant un peu.

– Qu'est-ce qu'il y a, Kristina ?

– Je pense à nos enfants...

– Eh bien quoi ? Ils dorment, tous les trois.

– Ce n'est pas ça, que je veux dire. Je pensais à ce qu'ils vont manger.

– Manger ?

Puis, tout bas, à son oreille :

– Si on s'abstient, tu vois, on n'en aura pas d'autres, hein ?

Elle était honteuse. Mais ce qui était dit était dit.

– S'abstenir ? Pour toujours ? C'est ça que tu veux dire ?

Elle ne répondit rien.

– Ne plus jamais être l'un contre l'autre ?

Kristina se demandait elle-même ce qu'elle voulait dire. Dieu créait autant d'êtres humains qu'il le voulait : c'était lui qui décidait combien il naîtrait d'enfants, dans ce monde. Elle le savait bien. Mais elle savait également ceci : si aucun homme ne l'approchait, elle n'aurait plus jamais d'enfant. D'un côté,

il semblait que Dieu seul décidait, de l'autre que c'était elle-même. Ces deux idées étaient tellement contradictoires, dans son esprit, qu'elle ne savait comment les concilier.

Karl Oskar lui dit alors qu'il était incapable de ne pas la toucher, si elle était couchée à côté de lui. Ce n'était d'ailleurs donné à aucun homme digne de ce nom. Pas avant qu'il ne soit assez vieux pour avoir de la mousse dans les oreilles.

Kristina ne trouva rien à répondre. Non, c'était vrai, se dit-elle, il leur était impossible de ne plus jamais se toucher au cours de leur vie. Elle aussi était en proie à des désirs qu'elle n'était pas toujours en état de refréner. Pourtant, elle estimait qu'il aurait été impudique de s'en ouvrir à son mari.

Celui-ci continua à tenter de la convaincre, posant la main sur ses tétons, qui se durcirent à ce contact. Son désir à elle s'éveilla alors, elle commença à s'ouvrir tel un coquillage et s'abandonna.

Ils s'étreignirent en silence, comme ils en avaient l'habitude. Au plus fort de la jouissance, elle avait totalement oublié ses craintes.

Un mois plus tard, environ, Kristina comprit qu'elle était enceinte de son cinquième enfant.